

# 28 : LES VOLCANS QUE J'AI RENCONTRÉS Amériques et Afrique



*Cône volcanique dans le désert égyptien*

Nous les hommes, et tous êtres vivants, sommes rivés à notre planète. Nous en sommes prisonniers, isolés par les vastes espaces vides qui nous entourent. Certes il nous arrive de faire quelques tentatives d'évasion ; elles ne pourront guère nous entraîner au delà du système solaire, qui n'occupe qu'une fraction minuscule de notre univers; il ne nous reste plus beaucoup d'autres possibilités que celles d'accompagner la terre dans ses ellipses autour du soleil : celui-ci tournant dans les vastes bras de sa galaxie, et celle-ci fonçant en bloc vers son trou noir.

Déjà confinés à notre petite planète, nous devons réaliser que notre situation est pire encore : le globe qui nous transporte n'est qu'une grosse chaudière ; l'essentiel de sa masse est constitué d'un magma de roches en fusion, brassé avec lenteur par d'immenses courants visqueux, tout ceci à quelques kilomètres sous nos pieds. Ces roches fondues, maintenues à l'intérieur de notre globe par la gravité, sont néanmoins capables, parfois, de s'en échapper localement par les orifices des volcans.

Certes, au cours des millénaires, ces activités se sont ralenties, en même temps que se refroidissait notre globe, ceci entraînant peu à peu la formation de la mince croûte sur laquelle nous vivons.

Les tremblements de terre et les éruptions sont la manifestation des derniers effets de ces énergies mal contenues. Leurs réveils sont toujours capables de nous secouer violemment ; la lave peut se frayer un chemin jusqu'en surface, et les éruptions qui en résultent peuvent être effrayantes ; elles peuvent en même temps nous offrir certains des plus beaux spectacles de la nature. Ces phénomènes nous rappellent aussi la précarité de notre situation.

Ils se comptent par centaines, ces volcans, à tous stades de leurs activités ; ils jaillissent, ils bavent, ils fument, et parfois même ils avortent avant d'avoir traversé la croûte terrestre en formant un gonflement du sol, plus tard ils s'éroderont au cours des siècles.

Ils s'égrènent par centaines tout au long des lignes de moindre résistance de la croûte terrestre.

Voici trois de ceux que j'ai rencontré :

Le MONT RAINIER, le KILIMANDJARO et le POPOCATEPELT : ces trois là, on ne saurait les oublier, en raison de leur gigantisme.

Ils sont en fin de vie, presque éteints, et s'élèvent si haut dans le ciel qu'on pourrait croire qu'ils vont nous quitter. Leurs calottes blanches paraissent parfois se mêler aux nuages.

Le MONT RAINIER, dans l'état de Washington, je n'ai fait que le survoler. Le voyant défiler au travers du hublot, j'ai eu l'impression qu'il éprouvait comme un regret : celui de ne pouvoir larguer ses amarres et nous suivre ; mais il est resté derrière, immuable et majestueux, ancré au milieu des immenses forêts de conifères de la région.

Le KILIMANJARO sera le deuxième ; il ne dresse à la frontière de la Tanzanie et du Kenya. Son approche demande une longue marche au travers des champs de maïs, qui peu à peu ont rongé la forêt primitive qui abrite encore quelques éléphants

Nous atteignons la bordure de cette forêt ; l'ayant traversée, nous débouchons dans une zone broussailleuse ; plus haut ne subsistent que des éboulis de pierres de plus en plus raides ; au sommet le volcan conserve encore quelque plaques de neige entre lesquelles s'échappent encore des fumerolles.

Je n'ai guère dépassé la forêt ; il faut quatre jours pour l'ascension complète. Il paraît que d'en haut, le plateau, qui s'étend donc plusieurs kilomètres plus bas, s'estompe sous un voile semi-permanent dû aux brumes tropicales : au point qu'on a l'impression d'avoir quitté le globe et qu'on se sent déjà flotter dans l'espace.



*Désert, jour d'orage*

Mais il faut rebrousser chemin et retraverser la forêt; au moment où nous sommes sur le point de quitter les derniers ombrages et de retrouver l'implacable soleil, nous recevons les premières gouttes d'une impensable averse ! Levant les yeux, nous apercevons à vingt mètres au dessus de nous une troupe de colobes. Ces singes comptent parmi les plus élégants: leurs yeux brillent au milieu de lunettes noires sur fond blanc, leur corps est bigarré de même ; ils sont équipés d'une énorme queue d'un blanc pur, touffue, panache qui leur permet d'équilibrer leurs bonds prodigieux et leurs acrobaties ; mais il est clair qu'à ce moment précis nous les importunions : alors, dans un accord parfait, ils décidèrent de vider leur vessie sur nos têtes et nos objectifs : tir groupé parfaitement réussi !

Tôt le lendemain nous quittions ces lieux extraterrestres. Le soleil se levait, teintant de rose la calotte glacée du Kilimandjaro ; celui-ci, émergeant peu à peu de la nuit, reprenait consistance ; il me fit penser aux bulles de savon que les enfants soufflent à travers leurs anneaux : les bulles s'enflent, s'irisent, se détachent et s'envolent. Mais le Kilimandjaro ne s'envola point ; sans doute les troupes d'éléphants qui vivent sur son pourtour et qui venaient en se réveillant d'ouvrir leurs petites yeux malins pesaient de tout leur poids sur le pied de la montagne : ils contribuaient à maintenir l'ordre établi ! Le dôme du volcan se détachait à nouveau sur le ciel encore pâle, éclairé de front par le soleil d'un jour nouveau.

Le troisième géant est le Popocatépetl ; je n'ai jamais essayé de gravir ses 5400 mètres, mais il s'élève si près de Mexico qu'on a l'impression qu'il va écraser la ville. Cependant mon souvenir reste surtout, au retour, celui d'un bain délicieux dans une piscine voisine, parsemée de fleurs de gardénia et entourée de bananiers.

Le PARACUTIN arrive à son tour.

Nous étions un petit groupe, venu de Washington : en plus de Colette et moi, il y avait Pierre Ledoux, futur président de la BNP, Renée Boissin qui deviendra Madame Ledoux et Odile Gendron, une de ses amies. Ce matin là nous quittions Mexi-

co vers l'ouest. Nous découvrons le plateau de « Mil Cumbres » : vaste étendue semée de cratères éteints. Chance inouïe : une nouvelle éruption venait de se produire. Nous apercevions au loin un cône à peine haut de quelques dizaines de mètres ; il crache de temps en temps un peu de fumée noire et asperge le voisinage de cendres, tout en répandant lentement sa lave autour de sa base. Des paysans nous certifient que nous pouvons nous en approcher, et nous vendent d'énormes chapeaux de paille pour nous protéger des scories qui pleuvent autour de nous. Ils nous fournissent aussi des mulets. Nous terminerons l'approche à pied. Nous parviendrons à deux ou trois cents mètres de la base du volcan, arrêtés par le mur de lave qui gagne peu à peu du terrain, mais aussi par la chaleur du sol qui commence à brûler nos semelles : ceci à des degrés variables suivant la témérité de chacun (ceci rappelant la bataille des Horace et des Curiace au moment où les vaincus en fuite se distançaient suivant la gravité de leurs blessures).

Nous retrouverons notre jeune volcan ayant atteint une hauteur double ou triple lorsque nous reviendrons par le même chemin une semaine plus tard.

Descendons maintenant en Amérique centrale, inversant d'ailleurs l'ordre de mes périples. Je rentrais d'Argentine en France par bus et auto stop en faisant l'école buissonnière. Arrivant à San-Jose, capitale du Costa Rica, je sollicitai un rendez-vous à l'ambassadeur pour aller le saluer ; je m'égarai bientôt dans la vieille ville et demandai mon chemin : « Muy fácil señor ! A veinte leguas a l'oeste del higuieron » Cette façon de situer l'ambassade par rapport au « gros figuier » me rendit aussitôt le pays sympathique ; l'ambassadeur ne l'était pas moins ; pendant que nous prenions un café, un indien se présenta à la grille : c'était un fouilleur de tombes précolombiennes, métier répandu à l'époque. Il arrivait avec son lot de statuettes.

- Faites votre choix si cela vous intéresse, me dit l'ambassadeur : on vient m'en présenter assez souvent, aujourd'hui ce sera votre tour.

Mais revenons-en à nos volcans ; tout comme les statuettes, ils sont nombreux en Amérique Centrale, et forment un ruban presque continu. Cela justifie une présentation en bloc. Il en est à tous les stades d'activités. Ils émergent d'une végétation exubérante, d'une mer de verdure qui s'étale de l'Atlantique au Pacifique. Les volcans sont sertis dans la forêt comme des pierres précieuses dans leurs écrins.



*Paire de volcans éteints,  
désert égyptien*

Certains sont éteints depuis longtemps, leurs cratères sont devenus des lacs, allant du bleu profond au vert turquoise ; d'autres fument, explosent de temps à autre, ou laissent leur lave s'écouler tranquillement. Pour approcher de l'un d'eux il nous faut emprunter un sentier interminable bordé de bouquets de feuilles géantes de gunneras ; le sentier débouchait sur une plate-forme qui s'arrêtait brusquement sur le

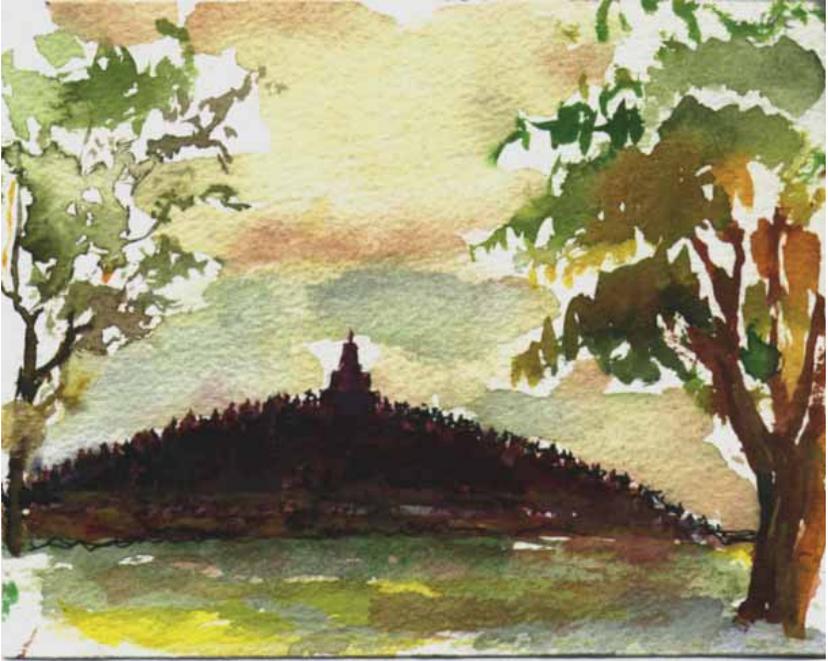
bord d'un cratère aux pentes vertigineuses formant un cirque immense. Les pentes étaient de teintes très variées, correspondant aux éruptions passées ; on y distinguait quelques traînées de soufre, des zones gris perle, noires ou brun rougâtre. Le fond du cratère était rempli d'un lac agité à donner le frisson : un vrai chaudron de sorcière ; de ses profondeurs surgissaient sans cesse de nouveaux épanchements de liquides qui crevaient la surface, puis s'épandaient en vastes corolles se succédant les unes aux autres. Ces liquides de couleurs variées étaient accompagnés de temps en temps d'émissions de vapeurs qui brûlaient la gorge.

On peut imaginer la vie des peuples précolombiens, qui se maintenaient au milieu des éruptions, des pluies de cendres et des nuées de gaz suffocants ; le sol était sans cesse secoué par des tremblements de terre. Leurs dieux ne pouvaient qu'être terrifiants, et tout naturellement exiger des sacrifices humains. Les prêtres, pour les honorer à leur mesure et se

les concilier, se peignaient le corps de couleurs vives et arbo-  
raient d'immenses touffes de plumes rutilantes arrachées  
aux oiseaux de la jungle. J'ai aperçu quelques rares quetzals  
qui portent en guise de queue deux plumes rubanées et mor-  
dorées longues de plus d'un mètre; ces plumes les suivent en  
ondulant quand ils volent. J'ai vu aussi quelques aras bleu et  
rouge, et j'ai encore en mémoire un coq de roche au corps et  
à la crête corail. C'est dans cette jungle inépuisable que se  
dissimulent entre autres des grenouilles minuscules deve-  
nues très rares : marquées de taches vermillon, noires, vertes  
ou oranges, leurs corps secrètent des viscosités mortelles :  
mais je n'ai jamais vu ces grenouilles qu'au vivarium de Cen-  
tral Park à New York...



*Bombes volcaniques  
(une creuse, une pleine)*



*Borobodur (Java)*